

3^e année. — N° 122.

(L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)

LE NUMÉRO : 25 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 12 fr. : Étranger : 20 fr.)



17 Mars 1917.

(40, Rue de Provence, Paris. — Tél. Bergère : 36-61)

Z'ni vu...



LA FACTION

FOPH

J'ai vu.



Sur le pont du "P..." on emmagasine dans les soutes les obus de moyen calibre.



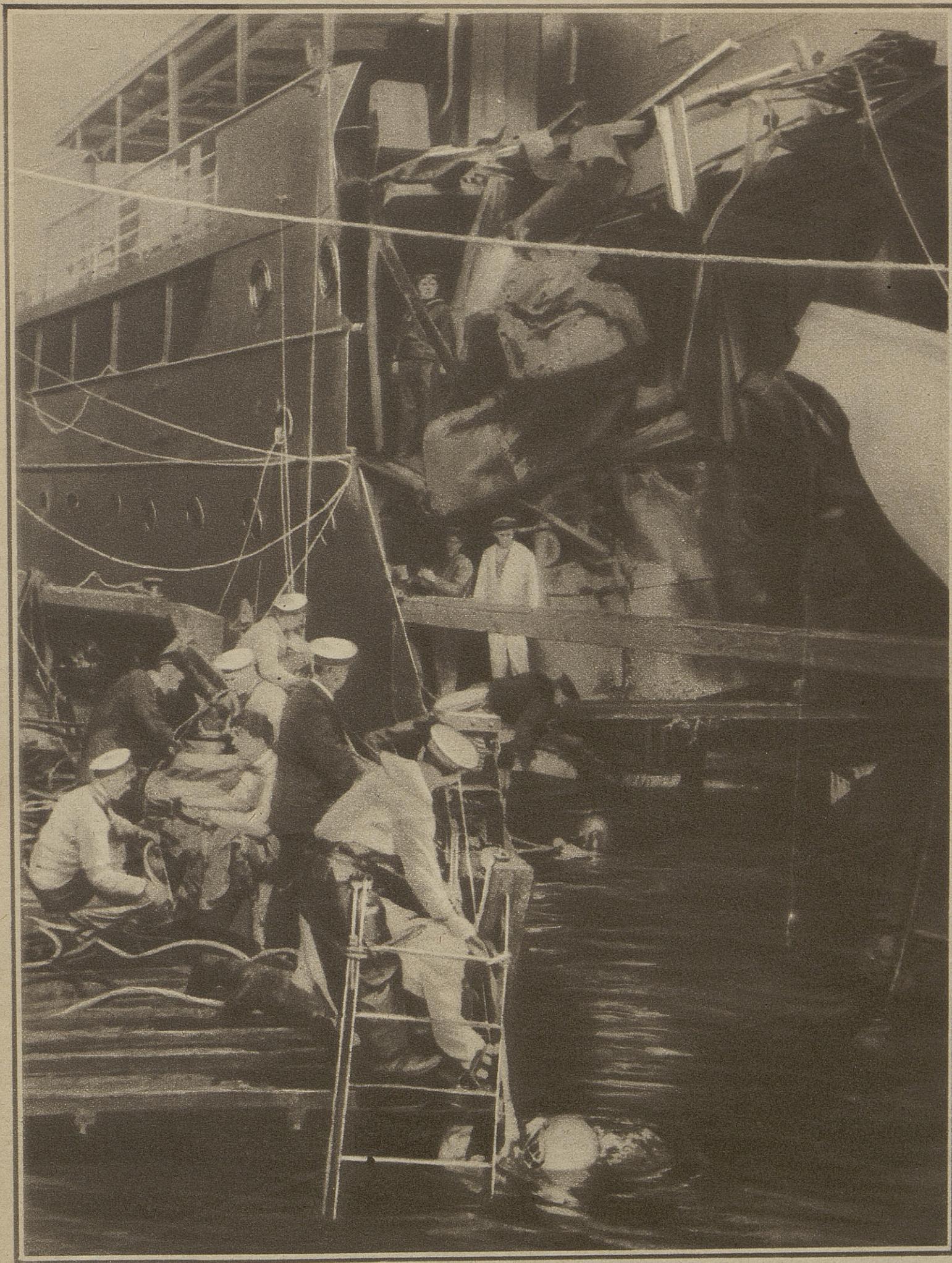
Un scaphandrier du cuirassé "P..." remonte d'un fond de 25 mètres.

NOTRE FLOTTE ACCOMPLIT SILENCIEUSEMENT UN ÉNORME LABEUR

Notre marine de guerre ne cesse jamais de travailler. Mais, son labeur, elle l'accomplit en silence : c'est pourquoi le public n'en soupçonne pas grand'chose et ne rend pas suffisamment justice à ce formidable travail qui semble sans gloire, mais qui est si efficace. Que l'on songe que c'est la marine qui assume,

par le contrôle de tous les océans du monde, le blocus de l'Allemagne affamée ! C'est elle qui a permis toutes les expéditions en Mésopotamie, à Salonique, en Égypte ! Tout récemment, on pouvait compter que les flottes de l'Entente avaient transporté, depuis le 1^{er} août 1914, plus de huit millions d'hommes.

J'ai vu.



LA BLESSURE DU GEANT : LE TROU DE LA TORPILLE

C'est une unités torpillée et ramené à la hâte dans un des bassins de radoub du grand port. On voit la déchirure causée par la violence de l'explosion qui fracassa tous les revêtements d'acier et fit voler

en éclats les plaques de blindage. Les scaphandriers s'occupent à boucher provisoirement la blessure. Deux sont déjà dans l'eau, revêtus de leur lourde carapace; deux autres, sur les planches de manœuvre, se préparent à plonger à leur tour.

J'ai vu.

LES LYCÉENNES AUX CHAMPS



Pour nourrir l'armée il faut cultiver la terre. Cet appel pressant s'adresse non seulement

aux paysans mais aussi à tous les Français. Dans la lutte qui se prolonge, c'est celui qui tiendra le plus longtemps qui sera victorieux. Que tous se mettent à l'ouvrage! Déjà, l'an dernier, nos lycéens ont fait la moisson. Cette année, nos lycéennes assistent à des démonstrations de culture de guerre. On les voit ici, à Bagneux, apprendre leur nouveau métier.

J'ai vu.

LES DEUX HÉROINES DE SOISSONS : M^{me} MACHEREZ ET M^{lle} GERMAINE SELLIER



Mme Macherez et Mlle Sellier, sans masque.

« Le maire, c'est moi ! » avait répondu Mme Macherez, la vaillante femme qui par son attitude sut en imposer aux Allemands, en l'absence des représentants de la ville de Soissons. Depuis que l'ennemi s'est retiré, Mme Macherez a résigné ses fonctions intérimaires et, sous le bombardement continu, n'a pas cessé de s'occuper des blessés de ses hôpitaux. De même, une autre Soissonnaise, croix de guerre elle aussi, Mlle Germaine Sellier, directrice de l'ambulance du collège, n'a pas voulu abandonner son poste d'honneur. Fréquemment, comme on le voit ici, Mme Macherez (à gauche) et Mlle Sellier (à droite) doivent mettre un masque protecteur pour pouvoir circuler au milieu des émanations produites par les obus asphyxiants dont les Allemands sont toujours si prodiges.

LE CAMOUFLAGE DES CANONS ⁽¹⁾

Il importe essentiellement que nos batteries soient invisibles aux aviateurs ennemis. Pour cela, on emploie toutes sortes de stratagèmes : tout d'abord, lorsque c'est possible, on la place en plein bois en ayant soin de ne pas couper les arbres et les buissons dans son voisinage immédiat ; ou bien, comme c'est le cas général, si la batterie doit être placée dans un terrain dénudé, on recouvre les canons et les caissons de branches d'arbres et de feuillages, qui, vus à quelques centaines de mètres de haut, les font ressembler à d'inoffensifs buissons. On recouvre aussi les roues de toile couleur de terre, pour augmenter l'illusion.

Nos canons sont aujourd'hui camouflés avec un art étonnant : nous avons en particulier des 155 longs que Guirand de Scevola, aujourd'hui « peintre en canons », a couverts du haut en bas, pièce et affût, de longues arabesques verdâtres et jaunâtres, si ingénieusement combinées, qu'à une très petite distance, ils sont pour ainsi dire invisibles et se fondent dans le terrain environnant. Ces 155, tachetés d'ocre et de vert, lorsqu'ils sont perchés sur leurs quatre grosses roues, d'où leur gueule émerge, immobile et béante, ressemblent à d'énormes grenouilles. Mais il ne faut pas avoir le tympan trop sensible pour savourer leur coassement.

Au début, d'ailleurs, ce camouflage des canons a, dans des cas heureusement rares, produit un résultat exactement opposé à celui qu'on recherchait. Les « bobosses », je veux dire les fantassins, du voisinage, attirés, avec leur naturelle insouciance, par ces apparitions imprévues et baroques, faisaient autour des grenouilles 155 des attroupements prolongés, où chacun y allait de sa réflexion amusante, si bien qu'une ou deux fois, des canons camouflés signalés à l'attention boche par ces attroupements insolites furent abondamment crapouillotés. Aujourd'hui, heureusement, tout est rentré dans l'ordre et on ne s'étonne plus des canons peinturlurés d'arabesques.

LORSQU'UN AVION EST SIGNALÉ

Si, malgré tout cela, les artilleurs circulaient et stationnaient autour des canons, quelque invisibles que soient ceux-ci, il est clair qu'ils seraient signalés, par la présence de leurs servants, aux avions qui périodiquement les survolent ; car ce que les avions remarquent surtout, ce sont les objets en mouvement, ou ceux près desquels il y a un mouvement. Lors donc qu'un avion ennemi est signalé à l'horizon, on prend généralement la précaution de cesser immédiatement le feu des canons (sauf lorsqu'il s'agit d'une de ces pièces spéciales contre avions et que l'on place dans des situations particulières) ; puis les canonnières se précipitent, pour s'y dissimuler, dans les abris qu'ils se sont creusés en terre près de chaque pièce, et qui leur servent aussi de refuge en cas de bombardement trop intense.

Je sais une batterie de 75 dans la Woëvre, qui est depuis cinq mois et demi au même emplacement, tout près des tranchées boches, en plein champ, pièces et caissons recouverts de simples bâches grises, et qui, malgré cela, n'a jamais été découverte

par les reconnaissances journalières des avions boches. Ce résultat a été obtenu grâce à la précaution suivante : dès que l'observateur de la batterie, situé en avant, signale un avion ennemi en vue, on hisse immédiatement le « sémaphore ». C'est un signal formé par deux cercles de tonneaux assemblés orthogonalement, je veux dire à angle droit, et qu'on élève par le moyen d'une corde et d'une poulie au sommet d'une perche. A ce signal, c'est un plaisir de voir avec quelle prestesse les canonnières, abandonnant leur occupation, quelle qu'elle soit, — car le capitaine ne badine pas sur ce chapitre, — se précipitent comme des lapins au fond de leurs tranchées. Seuls restent à la surface du sol les observateurs d'avion, qui surveillent les mouvements de l'oiseau d'outre-Rhin et règlent sur lui, par le moyen d'un minuscule téléphone, le tir

dans le voisinage quelques faux artilleurs qui doivent assurément être végétariens, car leur ventre est bourré de paille. De la sorte, quand nos vraies pièces devinent trop agaçantes pour les nerfs, pourtant bien lymphatiques, de nosseurs les Allemands, ce sont les fausses batteries qui « écopent ».....



Reste le chapitre des chevaux, et de tous ces accessoires de batteries : avant-trains, caissons de ravitaillement, voitures d'approvisionnements, forge, etc., qui constituent ce qu'on appelle « l'échelon ». Généralement, et dans la guerre de stationnement que nous faisons depuis huit mois, les pièces ne se déplacent que rarement ; il n'y a donc pas d'intérêt à ce que les « échelons » restent dans leur voisinage immédiat, d'autant que ceux-ci, étant trop près de l'ennemi, non seulement courraient inutilement plus de danger, mais risqueraient de faire repérer les pièces elles-mêmes. Les chevaux, avant-trains et caissons sont donc placés à quelque distance en arrière des batteries. Le plus simple serait de les installer dans les villages et hameaux, où les maisons, granges et locaux abandonnés ne manquent pas.

VILLAGES NÈGRES

On n'adopte cependant que rarement cette solution ; tous les villages et lieux habités sont en effet indiqués sur les cartes dont l'ennemi est abondamment pourvu, et il ne manque pas de les bombarder copieusement de temps en temps lorsqu'ils sont à portée de ses pièces. Comme les « échelons », s'ils étaient reculés hors de cette portée, qui est d'une douzaine de kilomètres en moyenne, seraient beaucoup trop éloignés des batteries pour pouvoir assurer leur service, on a trouvé une solution qui leur donne le maximum de sécurité : on fabrique à proximité des bourgs, mais pas trop près de ceux-ci, des villages artificiels, faits de huttes champêtres au-dessus du sol et de trous ingénieux au-dessous, et c'est là qu'hommes et chevaux s'installent.

Rien de plus amusant et de plus pittoresque que ces « villages noirs » semés artistiquement tout le long de la ligne de bataille. Les vieux arbres de nos bois, dont la chair saignante a servi à les édifier, contribuent à leur manière à la défense du sol nourricier. En Lorraine surtout et dans les Vosges où le sapin est abondant, les huttes de ces villes improvisées sont agréables à l'œil et propices au bon sommeil...

CHARLES NORDMANN.



M. CHARLES NORDMANN
L'auteur de « A coups de canon ».

de la pièce spéciale placée à quelque distance dans le bois.

Cet observateur est vêtu d'une immense blouse « couleur du temps » et d'une cagoule pointue rabattue sur son visage et que trouent deux toutes petites lucarnes pour les regards. A dix pas, cela ressemble beaucoup plus à un tronc d'arbre ou à une motte de gazon qu'à un brillant officier d'artillerie.

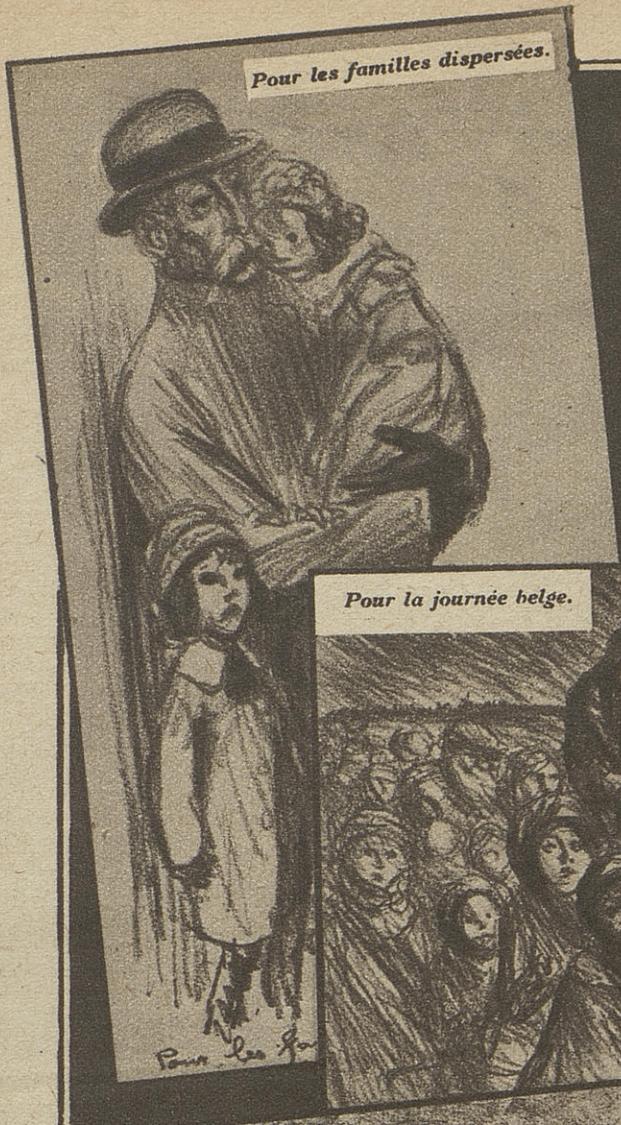
Mais si lourdauds que soient les Boches, et bien qu'ils ne voient pas communément nos batteries ainsi dissimulées et maquillées, ils soupçonnent bien que nous en avons quelques-unes, d'autant qu'à cet égard nos obus se chargent de leur ouvrir souvent la mémoire et même la tête. Pour donner une satisfaction à leur curiosité et leur fournir aussi quelque bel objectif, destiné à assurer l'écoulement à leurs munitions et quelques croix de fer à leurs *hauptmanns* d'artillerie, nous avons donc dissimulé... à demi, de place en place, de fausses batteries. Ce sont généralement des 75 ; à dix mètres on se méprendrait sur leurs canons de bois, peints en gris bleu, d'autant qu'on s'arrange pour dissimuler... toujours à demi

UNE SEMAINE DE GUERRE : du 28 février au 6 mars.

MERCREDI 28 FÉVRIER. — Les Anglais s'emparent de Gommécourt, Thillois et Puisieux.
JEUDI 1^{er} MARS. — Les propositions de l'Allemagne au Mexique et au Japon contre les États-Unis sont dévoilées.
— Arrivée à Bordeaux du cargo américain *Rochester*.
VENDREDI 2 MARS. — Le Sénat américain vote un crédit de 535 millions de dollars.
SAMEDI 3 MARS. — Explosion à la poudrière du Bouchet : 2 morts, 9 blessés.
— Le général von Arz remplace von Hætzendorf comme chef d'état-major de l'armée autrichienne.
DIMANCHE 4 MARS. — Le Sénat américain se sépare sans avoir voté le bill de neutralité armée.
— Nouveaux progrès anglais vers Bucquoy.
— M. Wilson prête serment devant le Congrès américain, inaugurant sa seconde présidence.
LUNDI 5 MARS. — Attaque allemande repoussée au bois des Caurières.
— Discours de M. Wilson au Capitole.
MARDI 6 MARS. — Le Cabinet chinois décide la rupture avec Berlin, mais le président de la République s'y refuse.
— Activité d'artillerie entre Oise et Aisne.

(1) Cette page est extraite des notes d'un combattant : *A coups de canon*, que vient de publier M. Charles Nordmann. Cet ouvrage est précédé d'une lettre dont la censure a interdit la publication.

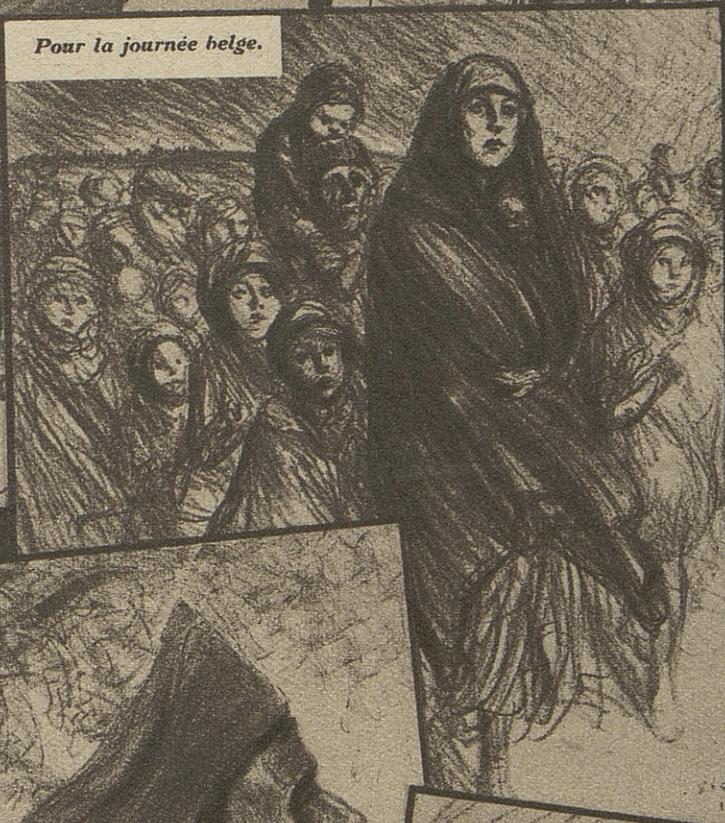
Pour les familles dispersées.



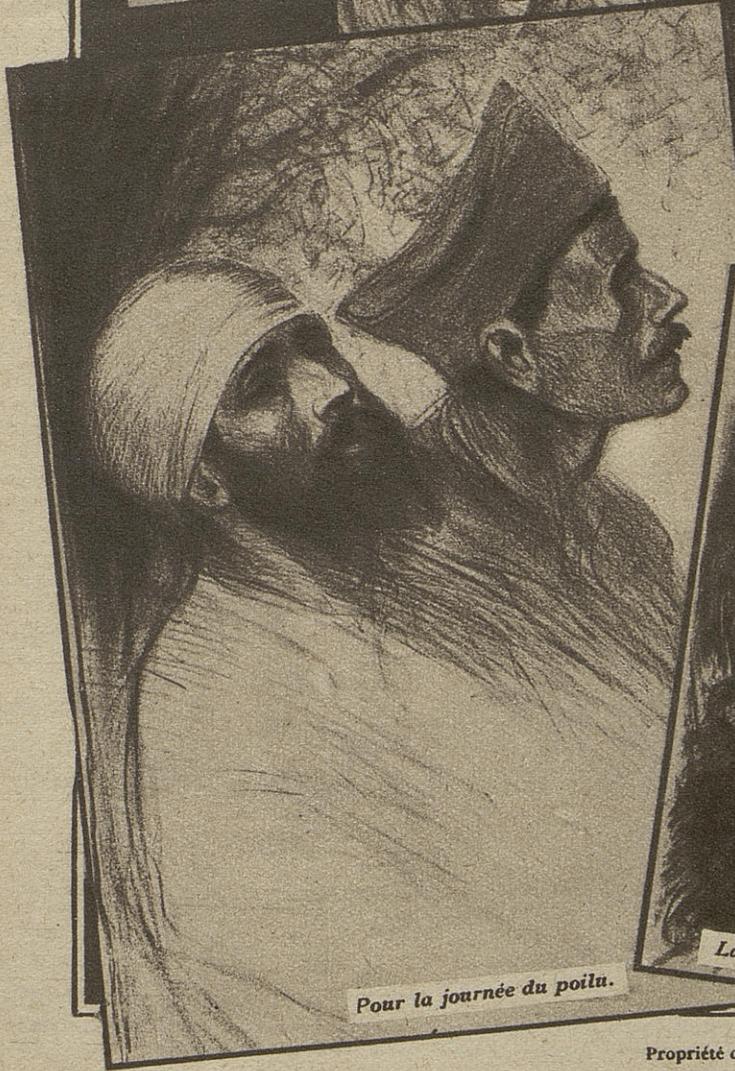
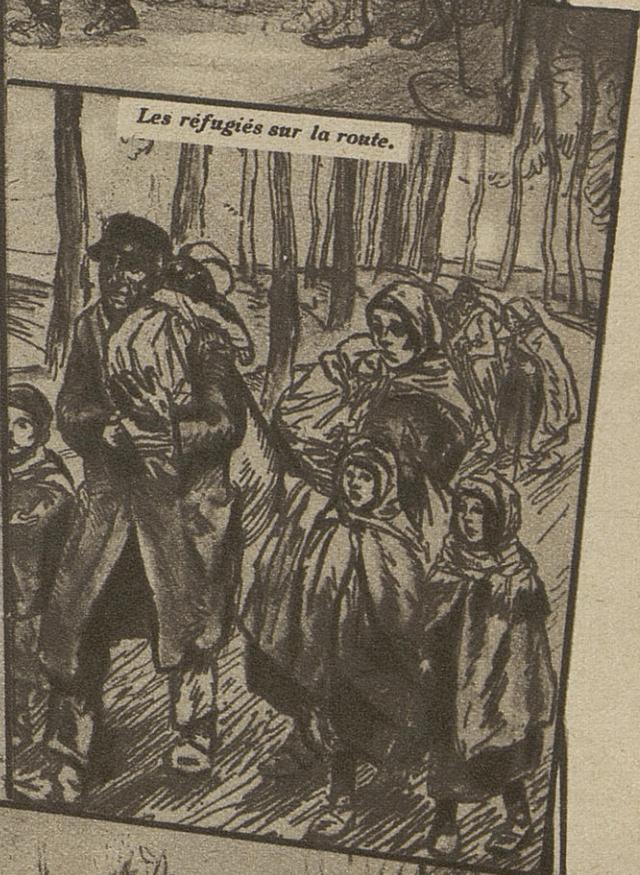
Dans les geôles allemandes.



Pour la journée belge.



Les réfugiés sur la route.



Pour la journée du poilu.

La victoire en chantant...



Propriété des Editions « La Guerre ».

QUELQUES FEUILLETS DE L'ŒUVRE DE GUERRE DE STEINLEN

Tout le monde connaît Steinlen, le peintre du peuple. — Dès les premiers jours de la guerre le grand artiste a mis son crayon au service de ceux que la guerre a chassés de leur patrie, de leur foyer. Avec Forain, Faivre, Poulbot, il a couvert les murs de Paris d'images émouvantes, puissant appel au public en faveur de tous les malheu-

reux. Il a donc fait œuvre d'homme de cœur, de patriote et de grand artiste ! Avec tous les éprouvés, tous ceux qui peinent et qui souffrent, Steinlen a célébré aussi le soldat qui se bat et qui meurt, et ces scènes que le grand drame lui a inspirées, exposées aux Galeries de La Boétie, constitue une œuvre de guerre magistrale.



LA FEMME ET LE BLESSÉ

C'est sur une route de l'Argonne. Le soldat, blessé à la tête, après un pansement sommaire, essaie de gagner seul la formation sanitaire la plus prochaine. Mais il a trop compté sur ses forces.

Affaibli par tout le sang perdu, il s'est assis sur un talus du chemin. Une femme, une de celles qui, profondément attachées au coin natal, ne veulent pas le quitter, même sous les bombar-

dements les plus intenses, est passée. Elle regagnait, sur son cheval de labour, le village voisin. Au prix de mille efforts elle a pu hisser sur la bête le malheureux blessé. Puis, portant elle-même le fusil,

le casque et la musette qui pèsent au soldat, elle a pris le cheval par la bride et, nouvelle Antigone, elle guide à grands pas le blessé vers le poste de secours où on lui prodiguera les premiers soins.

PROPOS DU FRONT

CONSEILS A UN SOLDAT

Et d'abord, souviens-toi de cette vérité : Il n'arrive que ce qui doit arriver.

Un poilu, c'est bien peu de chose, c'est une petite forme qui tient peu de place, et l'espace autour d'elle est immense. Il faut toujours être persuadé que la balle ou l'obus s'égareront dans cet infini ; autrement dit, que la marmite ira s'écraser dans les bette-raves.

Le canon, mon camarade, n'existe que par la crainte qu'on en a. Le riz était froid, et l'homme de corvée avait laissé pleuvoir dans le seau de pinard. Bois ce verre de vin blanc, un seul, entends-tu bien, pas davantage. Ecoute, maintenant : c'est en toi que s'apaise le bruit des batteries ennemies qui martèlent cependant toujours avec la même intensité le même endroit de la plaine.

Le canon est un état d'âme !

La nuit, si tu n'es ni de garde, ni de patrouille, enfonce bien ton passe-montagne et couvre tes oreilles. Tu dormiras, et si, de la sorte, tu n'entends pas les obus, ils n'existeront pas.

Ne regarde pas passer les autobus qui transportent la viande du R. V. F. Il ne faut pas songer devant eux aux vieux omnibus que l'on prenait à Paris. D'ailleurs, vois, eux-mêmes ont tout oublié. Ils sont bleuâtres comme ta capote, éclaboussés de boue comme toi ; ce ne sont plus des civils, mais de vieux poilus qui n'ont aucun regret, aucune nostalgie.

La soupe n'était pas très bonne ce soir et tu penses à des repas légers, à des fleurs sur une nappe blanche... Avale ta soupe. A quoi diable vas-tu songer là ? Dis-toi qu'aucun millionnaire de l'arrière n'est assez riche pour se payer cette gamelle de bouillon. C'est la Patrie qui a laissé brûler la soupe parce qu'elle regardait du côté de l'ennemi.

As-tu remarqué qu'au fond tu avais toujours de la chance ? Ne souris pas.

Tu n'avais qu'une allumette, il pleuvait, il faisait du vent, et tu as pu sauver ton allumette, et ta pipe fume comme le toit d'une auberge où l'on prépare un repas de noce.

Songe qu'elle aurait pu s'éteindre, et ose te plaindre et dire que tu n'as pas de veine !

Connais-tu les paroles d'un général d'autre-fois dont je ne sais plus le nom ?

A des recrues peu aguerries qui hésitaient il cria : « Allons, messieurs, ce n'est que du canon, ça tue et voilà tout ! »

Il n'est pas certain qu'en cessant de vivre on perde quelque chose d'irremplaçable. Fais comme moi. Je me dis sans cesse : J'ai trente-huit ans ; cela n'aurait pas duré trente-huit ans de plus, probablement. Si j'en reviens, je vais entrer dans la période sinistre. Je suis sans doute repéré par des batteries au tir plus lent dont les artilleurs s'appellent : asthme, dyspepsie, obésité, urémie, etc... Alors !

Je ne suis pas ennemi d'un gobelet de vin, d'un doigt de gnôle. Pourquoi pas ? On prend bien un cachet de quinine quand on a la fièvre, une pincée de bismuth quand on a mal au ventre. Un verre de vin tue le cafard, mais un seul, entends-tu ?

Quand tu reçois un paquet, partage-le avec ceux qui n'en reçoivent jamais. On ne sait pas... Il faut se hâter... Les rats pourraient s'en régaler avant toi. L'économie et la prévoyance sont des vertus moyennes et d'un autre temps...

Quand ça tape trop fort, fais quelque chose, intéresse-toi à une chose quelconque : écris une carte, examine ton arme, enfonce un pieu dans la terre. Cela fait bien, et puis tu seras seul ainsi à savoir comment bat ton cœur.

Tu te demandes, un pli au front, oubliant de tirer sur ta pipe allumée, ce que l'on fait à l'arrière.

Ferme les yeux pour mieux distinguer l'invisible... vois : ta femme est assise près du berceau où s'endort ton petit enfant...

Allons, souris dans ta barbe et tire sur ta pipe !

Il ne faut pas discuter, mais accepter. On t'a donné un masque, mets-le sans le regarder, sans écouter ce qu'en dit un tel. Grâce à cette méthode, lorsque la vague des gaz lacrymogènes ou asphyxiants aura passé, tu pourras dire : « Ce n'est que cela ? Une odeur chimique éventée qui sent la savonnnette de mauvaise fabrication et les bonbons acidulés ! »

Ne discute jamais.

Tu n'as qu'un quart d'eau. Bois-en la moitié si tu as soif, et lave-toi avec ce qui reste. La guerre elle-même n'est plus aussi terrible lorsqu'on la regarde d'un œil clair.

Tu connais la phrase familière et consolatrice qui est née dans la tranchée, comme cette humble touffe d'herbe qui pend contre l'argile du boyau : « T'en fais pas ! »

Si, au cours de l'attaque, demain, tu ne reçois ni une balle, ni un éclat d'obus, c'est parfait. T'en fais pas !...

Si tu es blessé, tu connaîtras la salle doucement claire de l'hôpital, les pas feutrés, le lit chaud et blanc, le sourire de la dame qui a une croix rouge à la place du cœur... T'en fais pas !

Si tu es... oui... c'est difficile à dire, mais tu me comprends. Si tu tombes le front étoilé d'une balle, si tu dois être un de ces soldats immobilisés soudain par ce que les hommes qui ne savent pas appellent : la Mort, près d'un buisson, à la renverse et calé par ton sac comme un trouper qui fait halte sans lâcher son fusil, alors, mon camarade, t'en fais pas !...

T'en fais pas ! mon camarade ; je vais te dire ce qui arriverait alors.

Ton âme ailée, ayant brusquement traversé ce mur humain, regarderait une dernière fois le visage qui fut le tien, ce petit tas bleuâtre que tu formerais contre ce buisson déchiqueté, puis l'infini s'ouvrirait devant elle, ses gouffres d'azur et d'or l'attireraient et elle reconnaîtrait enfin les bleus chemins de l'inter-monde. Ce serait le moment de l'Etoile ; des esprits libres s'en iraient par deux vers Hespérus...

T'en fais pas ! les âmes sont à jamais délivrées qui s'échappent par les trous de la chair qui saigne pour la Patrie.

L. L.

❖ ❖ ❖

DES LIVRES

A LIRE

!!



DES LIVRES

A RELIRE

!!

QUELQUES ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ
Ancien Député au Reichstag

Le Professeur Kurt-Oscar Muller

(Ses lettres de 1912-1913. Son Carnet de Guerre)

Un volume in-18 3 fr. 50 net.

Un livre de l'abbé Wetterlé, présenté, sous une couverture dessinée par Hansi, par une préface de M. Paul Deschanel, de l'Académie française, quel triple régal pour les admirateurs du pur esprit français !...

Têtes de Boches

Un volume in-18 3 fr. 50 net.

Silhouettes d'hommes d'Etat et de parlementaires allemands, qui intéresseront d'autant plus le lecteur que M. Wetterlé a personnellement connu et fréquenté pendant de longues années ceux qu'il portraiture en quelques traits rapides et précis.

Ce qu'était l'Alsace-Lorraine et ce qu'elle sera

Un volume in-18 3 fr. 50 net.

M. l'abbé Wetterlé, qui poursuit infatigablement son apostolat patriotique pour la cause française, craint avec raison que les Français ne connaissent mal leurs frères retrouvés et il nous les présente en homme qui connaît les gens et les choses dont il parle.

Propos de Guerre

Un volume in-18 3 fr. 50 net.

La Vie politique. — Au Parlement. — Journaux et Revues. — Les Finances allemandes. — L'Industrie et le Commerce. — L'Instruction publique. — L'Armée et la Marine. — L'Allemand est-il religieux. — La Vie mondaine, etc.

L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas

Un volume in-18 3 fr. 50 net.

Ce que j'ai vu, ce que je verrai. — Pourquoi elle a voulu la Guerre. — Responsabilités. — Inguérissables maniaques. — L'Empire nécessaire entre Alliés. — Leurs aveux. — Comment ils mentent. — Le Navire fait eau. — Représailles nécessaires. — Il faut détruire Carthage. — Le Louveteau, etc.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE



30, Rue de Provence PARIS

NOS RELIURES "INSTANTANÉES"

Pour conserver et classer les numéros de J'ai vu au fur et à mesure de leur apparition, nous avons fait établir des relieurs-classeurs dits "Relieurs Instantanés", pouvant contenir les vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

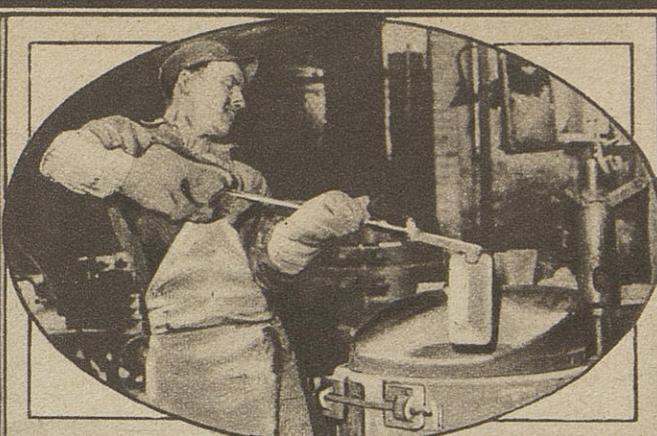
Ces "Relieurs Instantanés", très pratiques et très élégants, recouverts en chagrin vert, avec inscriptions or et filets à froid, sont vendus :

3 francs dans nos bureaux ; 3 fr. 75 franco domicile (France seulement).

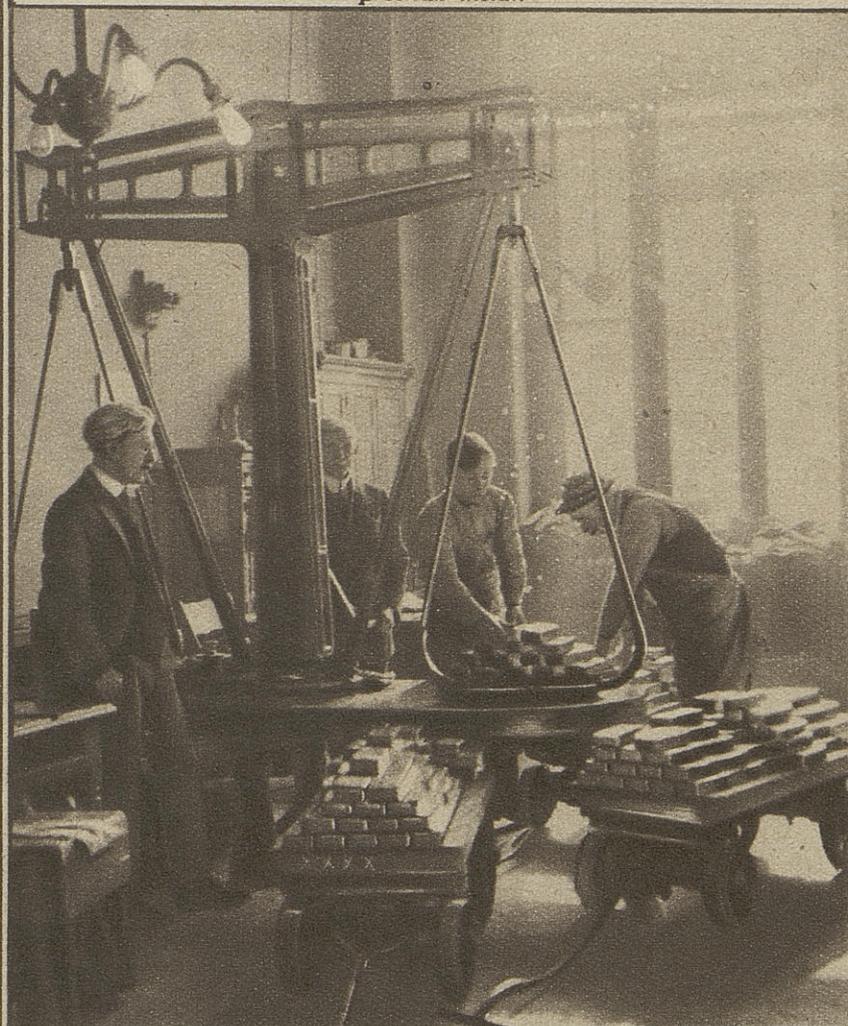
Les commandes doivent être accompagnées de leur montant et adressées à M. l'Administrateur de L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.



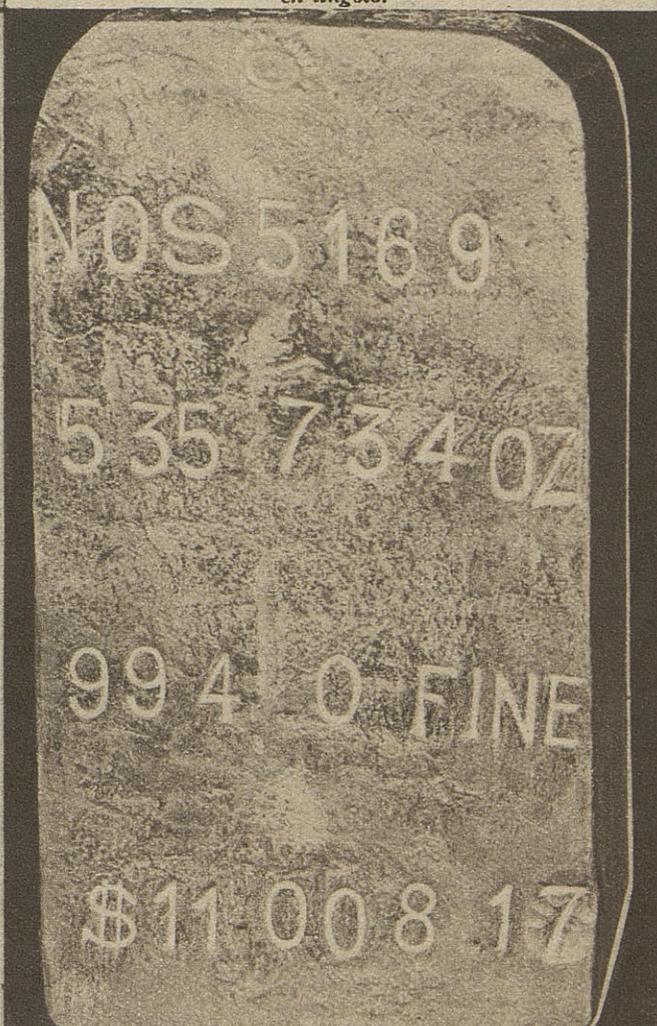
L'arrivée de l'or d'Europe : Des détectives veillent, armés de fusils, sur le précieux métal.



Les pièces d'or arrivées d'Europe sont fondues et converties en lingots.



La pesée minutieuse des lingots d'or sous le contrôle des inspecteurs de banque.



Une brique d'or estampillée. — Celle-ci vaut 75 000 francs.



Les lingots, par milliers, sont descendus dans les caves des banques. Il y en a pour plus de 14 milliards de francs.



Les briquettes d'or recuites vont être estampillées.

LES DOLLARS SE PRÉPARENT

Les États-Unis, qui ont pourvu aux besoins de l'univers, ont emmagasiné dans les caves des Banques de l'Etat le tiers de l'or du monde entier. Ils en ont pour près de 15 milliards. Partout, chez eux, l'or ruisselle, et c'est l'or, s'ils entraînent en guerre, qui serait peut-être le meilleur de leurs arguments. Déjà, aux premiers bruits d'une guerre

qui semble inévitable, un syndicat de banquiers aurait décidé de prêter à l'Entente cinq milliards d'or sans intérêt. Au moment de l'effort définitif, cet appoint serait formidable. Espérons que toutes ces briquettes d'or qu'on voit — sur cette page — manipuler comme un vulgaire métal viendront bientôt chez nous rétablir le change et hâter la victoire.

CASSINOU VA-T-EN GUERRE (1)

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES

Et, tandis que le père buvait ou cuvait son alcool, que la mère sarclait l'herbe, cirait, ravaudait ou lessivait chez les bourgeois, les mioches abandonnés allaient de seuil en seuil, de bourg en bourg, la main dans la main, par rang de taille, ne mendiant pas, mais espérant tacitement de l'un ou de l'autre un supplément à la piètre pitance dont ils étaient gratifiés chez eux. Il était rare qu'ils revinssent sans des gâteaux ou des sous qu'ils partageaient entre eux avec équité, sans récriminations, en silence, dans quelque coin paisible de la forêt : on les plaignait et ils n'étaient pas importuns, Yvonne sachant attendrir et Lulu faire rire.

— Aï ! Lulu, comment qu'il fait, ton papa, quand il a trop bu ?

Alors le mioche poussait des hurlements, jetait des coups de poings dans le vide... Ça, c'était son meilleur rôle, son grand succès. Mais, depuis le mois de juillet, gâté par les belles dames de Toulouse ou de Bordeaux qui s'étaient déjà installées, pour la saison, dans les villas de Hont-Habi-plage, il était devenu pareil à un acteur arrivé que les gros cachets intéressent, et ne consentait plus à jouer « papa-l'ivrogne » qu'en échange de dix centimes ou de leur équivalent en chocolat.

Hourtincqz était parti avec sa classe, en fin d'août, très ivre et très digne, uniquement soucieux, d'ailleurs, de bien faire entendre à sa femme qu'un soldat comme lui avait droit, moralement, à une partie de l'allocation qu'elle allait désormais toucher...

Mais alors — ah ! ça n'avait pas traîné, je vous assure ! — la cadette était arrivée de Hont-Habi avec son petit air souriant et résolu... Quinze jours plus tard, la maison était en ordre, tout y marchait au doigt et à l'oeil ; les six mioches, torchonnés, débarbouillés, convenablement vêtus, n'eurent plus le droit de vagabonder sous peine de se voir refuser les mots gentils et le baiser du soir de la tantine ; Lulu, privé de dessert s'il acceptait quoi que ce fût d'un étranger, comprit rapidement l'intérêt qu'il avait à ne plus exercer ses talents qu'en amateur... Quant à Julie, elle avait imité les tortues qui, le danger passé, hasardent peu à peu leur tête hors de leur carapace. La tête, ah ! elle la relevait de belle manière, la Julie, maintenant ! La pauvre hagarde était devenue une commère solide,

bavarde, voire tapageuse, et qui ne se gênait pas pour crier haut ce qu'elle pensait de Pierre ou de Jean. Il fallait l'entendre, quand elle revenait de la mairie en exhibant des liasses de petites coupures bleues dont le total représentait le record de l'allocation dans la commune :

— Moi, j'ai fait mon devoir ! J'ai donné six enfants à la France !

A vrai dire, on commençait à trouver qu'elle crânait un peu...

— Alors, reprit *Daine* Cassin une fois installée, tu me comprends bien, ma jolie ? Un mantelet avec du jais... Pour ce qui est de l'étoffe, à ton bon goût ; et quant au prix ma foi...

Misère de sort ! Juste en cet instant la Julie Hourtincqz entra. La *mama* dut rengainer la phrase essentielle qu'elle tenait bien à point, pourtant, sur le bout de sa langue... Et elle entra, la Julie Hourtincqz, à beau fracas, avec des trépidations, des exclamations, de grands gestes, toute à sa joie de serve libérée...

— Bonjour, *Daine* Cassin, je pense que vous devez me trouver à mon avantage ! Hein ? suis-je assez changée ?... Depuis qu'il est parti, j'ai dix ans de moins sur les épaules et dans le cœur ! Un mari, c'est l'enfer et ses diables. Ce que j'en dis, c'est pour toi, Marylis ! Ah ! *Daine* Cassin, à présent que je me réveille et que j'y vois clair, comment pourrais-je ne point souhaiter à cette petite de rester fille sa vie durant ?

Trois heures sonnèrent. La nuit vient vite en fin d'automne, et la vieille, toute attrapée, invoqua ce prétexte pour s'enfuir...

Elle revint trois jours plus tard afin de voir, soi-disant, l'étoffe et les fournitures. Pas de chance décidément ! Marylis était absente ; en revanche il fallut subir les récriminations et les cris de rage de la Julie qui venait d'apprendre que les pères de plus de cinq enfants seraient renvoyés bientôt dans leurs foyers.

— C'est la voisine qui m'a annoncé cela toute contente, disait la Julie en se tordant les bras de désespoir : une méchante gale, qui me jalouse parce qu'elle n'a qu'un bébé ! Et me revoilà avec mon ivrogne sur le dos... Enfin, *Daine* Cassin, ne devrait-on pas consulter les ménagères ? Le mien n'est bon qu'à donner des coups : quand il n'aura plus de Boches devant lui, il se rattrapera sur moi.

— Ma fille, fit observer *Daine* Cassin, il s'est peut-être amendé là-bas.

Alors, Julie devint féroce.

— Je le suis souhaite ! Car — je vous le dis et vous le redis ! — j'y vois clair à présent, je me sens forte... et — vous m'entendez ? — s'il recommence, je le saigne... ou je l'assomme, oui, comme une mauvaise bête qu'il est !

Elle se tut brusquement, souleva le rideau : Marylis traversait la place avec M. le maire... Et tous deux avaient un air très drôle...

— Ils viennent ici ! rugit la Julie... Ça y est ! On me le rend...

M. le maire entra, salua :

— Ma bonne Julie...

— Oh ! fit amèrement celle-ci, ce n'est pas la peine de prendre des gants : je sais ce que vous allez m'apprendre !

Certes, M. le maire n'ignorait pas que le ménage Hourtincqz n'était pas un ménage très uni... Il n'en fut pas moins un peu décontenancé ; mais comme il avait préparé, en venant, un petit discours, il ne voulait pas que cette peine fût perdue, il tenait à utiliser quelques phrases :

— Bien, bien, reprit-il... En tout cas, si quelque chose peut vous consoler, sachez que votre mari est mort en héros, en soldat...

Alors la Julie poussa un cri, un cri terrible, déchirant, venu du fond le plus sincère d'elle-



Monsieur le maire entra, salua...

même et se laissa tomber sur un siège, toute secouée de sanglots. N'y comprenant plus rien, le pauvre maire s'affolait, prodiguait les consolations qui lui paraissaient de circonstance : Julie n'aurait pas à s'inquiéter, on ne l'abandonnerait pas ; elle continuerait à toucher l'allocation, puis une bonne pension après la guerre... Julie secouait la tête, ce n'était pas cela, on ne la comprenait pas... Et, enfin :

— Je ne suis pas belle paroleuse... Oui, c'était un ivrogne, un rien du tout... S'il était revenu, je l'aurais tué, peut-être... Mais, à présent qu'il est mort... mort là-bas... C'est... comment disiez-vous, tout à l'heure?... C'est un héros... un soldat...

Et M. le maire ne sut que répondre, d'autant plus troublé, d'autant plus ému que le dernier né, Lulu, attiré par le bruit et n'ayant entendu que le dernier mot « soldat », faisait gravement, dignement, dans l'entrebâillement d'une porte, le salut militaire...

— Un peu plus tard, sur la route qui va de Coulombre à Lourchayre, *Daine* Cassin trotta plus allégrement que jamais. Certes, elle était trop bonne chrétienne pour se réjouir de la mort de son prochain, quel qu'il fût. Mais, tout de même, ce revirement inattendu de la Julie... bon signe encore !... Et, tout haut, à son habitude, elle répétait en frottant joyeusement l'une contre l'autre ses vieilles mains dures comme un cent de noix sèches :

— Allons, je crois qu'un jour ou l'autre, et même si la Julie est présente, Marylis et moi nous pourrions causer...

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 2 décembre (n° 107) — Le mulotier landais Cassinou est réformé. Certes, il ne croyait pas à la guerre et devenait furieux lorsqu'on en parlait devant lui, en fin de juillet 1914 ; mais, dès le jour où les affiches de mobilisation sont posées, il éprouve d'étranges vexations. Et il aspire au moment où il lui sera possible de contracter un engagement volontaire. Mais en attendant, on blague Cassinou devenu garde civique. Au pont de Coulombre, il débute par un coup de maître en prenant dans un sac... comme un vulgaire lapin, un espion qui n'est autre... que le brigadier de gendarmerie Hourtilhacq en bonne fortune. Cassinou ne peut pas supporter le ridicule de l'aventure, il résilie ses fonctions et rentre chez lui pour gagner l'Espagne. Muni de l'argent que lui laissa jadis son oncle, il ferme sa maison ; mais avant de gagner la frontière, il rencontre Jean Hoscail, dit Jean-le-Perdu, cheminot en Espagne qui rentre en France pour s'engager. La résolution de Jean-le-Perdu fait réfléchir Cassinou qui s'engage dans un régiment d'infanterie, à Combélux. Tout de suite, il devint populaire dans la petite ville et il s'est lui-même rapidement adapté à son nouveau milieu. Mais la vie de garnison et les petites laquineries inévitables de la caserne ne tardent pas à faire souffrir Cassinou. Il explique à sa mère qu'il n'a plus qu'un désir, partir sur le front. Toutefois, sa sérénité lui revient en recevant une bonne lettre de Marylis, une jeune couturière du « pays », qu'il aime et dont il se croyait oublié. Et tandis qu'au dépôt, Cassinou obtient de faire partie d'un détachement de renfort pour le front, sa mère va voir Marylis dont elle a décidé absolument de faire sa bru pour que son « unique » soit au comble de ses vœux.



Alors Cassinou bondit du coin d'un wagon qu'un tirage au sort lui avait attribué.

X

— Hé là donc ! ouste, Cassinou ! on arrive. Alors Cassinou bondit du coin de wagon qu'un tirage au sort lui avait attribué — le meilleur, — contre la pile des sacs, et il empoigna son fusil comme si les Boches eussent dû l'attendre à la descente...

— Biboste (1) !... Mais, après qu'il se fut frotté les yeux, il vit tous les copains se tordre et comprit la blague... Certes, on voyageait depuis une bonne quinzaine d'heures, mais on n'en était pas arrivé pour cela plus loin que la gare régulatrice, laquelle est sise à 200 kilomètres environ de Combelux.

— Idiots ! poursuivit Cassinou qui s'éveillait d'humeur excellente... Car il s'éveillait, et non pas « pour de rire »... Tant qu'avait duré le jour, dans son compartiment on s'en était donné à cœur joie de chanter, de boire, de manger, puis de boire à nouveau, puis de chanter encore. Après quoi, la nuit était venue, sur les yeux de ces poilus de demain, comme un rideautendu par une mère sur les dodos de ses enfants fatigués... Auparavant, tandis que le train, en personnage sûr de lui et qui a bien son temps, trottnait le long de la vallée du Lot, Cassinou, émerveillé d'un paysage neuf pour lui, avait proclamé, sans s'adresser d'ailleurs à personne autre que lui-même :

— Hé, pardi ! je commence à les comprendre, ces sales oiseaux, quand ils prétendent qu'ils voudraient venir faire leurs nids jusque par ici !

— Tu parles ! avait répondu un copain balancé entre la veille et le sommeil...

— Mais on est là ! avait lancé un autre.

— Tout ça la France, bon sang de bon Dieu, continuait Cassinou, les yeux accrochés au défilé des

(1) Juron familial et bon enfant, qui est à Dieu bibant ce qu'est Morblen à Mort-Dien dans les pays où Dieu vivant est tenu pour un juron sacrilège.

J'ai vu...

paysages... C'est trop riche et trop beau pour eux, oui, pour sûr et certain !

— On est là, que je te dis !
— La barbe !
— On part pour leur en ôter le goût. Pionce et ronfle !
— Je ne dis pas de non...
— Un verre tout de même avant de piquer la romance. Hé ! Cassinou...
— Je suis là...
— C'est du bon !
— A la tienne... à la vôtre !
— Mort aux Boches !

Une riche chambrée roulante. Rien que des copains et des pays : Pantique, Coco-vaut-peu, Espedeile, dit Capmartet ; Herré, curé d'Escanegorb ; Barucas le rentier ; Capbestan l'étudiant ; comme comparses, deux personnalités un peu vagues qu'on avait tout de suite appelées « les Bordelais » faute d'en savoir davantage sur leur compte ; ils avaient le tort de ne pas comprendre le patois, mais semblaient très sincèrement vouloir « y faire au frère », se montraient prévenants, possédaient du

vin de choix dans leur musette... Le moyen, avec cela, de ne pas les adopter ?

Ceci pour la plus grande désolation de Jean-le-Perdu, qui n'avait pas su, lui, se débronniller au départ et se caser avec ceux de Hont-Habi et des environs. A chaque arrêt, qu'il eût lieu dans une gare ou en pleine campagne, on voyait sa face navrée, supportée par ses coudes, apparaître dans le cadre de la portière... Et, vite on triniquait avec lui pour qu'il se consolât un brin...

Les globes électriques rendaient la brume laiteuse, et semblaient faire d'elle la ouate

à bien fourbir les rails qui luisaient, des deux côtés du wagon, en tous sens... Des cris, un va-et-vient inimaginable, et comme forcené, de capotes bleu sombre, de manteaux clairs, de képis rouges et tout nus ou coiffés de lustrines aux teintes variables... Cassinou, ayant ouvert la portière, s'informa : « Combien d'arrêt ? » N'ayant pas obtenu de réponse de la part de l'employé subalterne qui promenait d'un air désabusé une pointe oléagineuse de burette sur les essieux, il déclara qu'on avait toujours le temps de se dégourdir les jambes...

— Hé ! où vas-tu, Cassinou ? lui dit le lieutenant de Cabiracq.

— Je fais comme vous, je tâche de me dérrouiller.

— Pas de blagues. Reste-là... Mieux vaut prendre des informations... Je crois d'ailleurs qu'on attend ici d'autres départs... Je t'avertirai.

— C'est ça, fit Cassinou tranquillement... Et, s'il y a moyen, on ira boire quelque chose ensemble... Mais si, mais si... je l'ai promis à votre dame, qu'on ne se quitterait pas !

— Sacrée brute ! grommela le lieutenant d'un ton qui faillit tirer les larmes des yeux de Cassinou...

Effectivement, l'on attendait d'autres départs, et l'on attendait aussi je ne sais quoi que personne ne soupçonnera jamais... Quatre heures plus tard, — à l'approche pourtant tardive d'une aube grise d'octobre — le train militaire, bien que comblé par de nouveaux venus, des Toulousains, espérait toujours qu'on lui sifflât : « Eh bien ! quoi ? quand est-ce que vous prenez le large ?... » Une grande débandade s'était produite dans la gare... Le temps durait, en dépit du buffet ouvert. Soudain, une rumeur se propagea : « Des blessés ! Des blessés !... » Cassinou se précipita sur le quai, escorté du lieutenant de Cabiracq et d'un petit médecin auxiliaire qui venait de se présenter à ce dernier comme devant faire route avec lui.

— Tê ! déclara jovialement Cassinou, il nous faut voir comme c'est estallé ! Dites donc, mon lieutenant, et vous, monsieur le major, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on reviendrait d'ici peu par la même carriole ?

Il n'était pas le seul, du reste, à éprouver une curiosité de ce genre. Un bruit courait : « On en descend cinquante... les wagons d'arrière... les grands blessés... » Les infirmiers du lieu, houspillés par leurs chefs, avaient beau réclamer qu'on leur cédât la place : rien à faire ! Ceux qui portaient voulaient voir dans quelles conditions ils avaient, malgré tout, quelques chances de quitter le front un jour ou l'autre, et leurs chefs à eux ne s'y opposaient pas... Tous, du plus petit au plus grand, se sentant désormais logés à la même enseigne, communiaient dans un même élan de sentiments troubles où une pitié émue, une fraternité jamais éprouvée et un besoin énorme de venger les victimes fouettaient l'esprit des plus indifférents, les cœurs des plus paresseux.

Cassinou, qui s'était faufilé au premier rang, repéra tout de suite un sourire entre des linges, sur un brancard ; il sentit que sa voix tremblerait un peu dans sa gorge, mais, tout de même, il n'hésita pas... La pauvre chose, le visage couleur de cire poussiéreuse, continuait de sourire au milieu des bandages rougeâtres par endroits, au ras de la couverture grise...

— Alors, mon vieux... il t'ont pas manqué, ces saligauds ?

Le blessé fit entendre une sorte de sifflement approbatif :

— Viii !

— Ou c'est que tu as attrapé ça ?

— Viii !

— Tu veux une cigarette ?

— Viii...
(A suivre.)

CHARLES DERENNES.



“ MAUDITS SOIENT-ILS ! ”

Un des épisodes les plus poignants de “ Du sang dans la mer ”, le roman documentaire sur la guerre sous-marine allemande de GERARD BAUER. — Si la censure le permet, la publication de cette œuvre pathétique — et sur un sujet qui hante l'imagination de tous — commencera dans le prochain J'ai vu. Retenez donc dès aujourd'hui chez votre libraire le numéro de J'ai vu du 17 mars : vous ne le regretterez pas.



LES MILICIENS AMÉRICAINS VEILLENT SUR LES QUAIS DU PORT DE NEW-YORK

Les agents de Dernburg et de Bernstorff, les Boy-Ed et les von Pape, ont démontré aux Américains que les Allemands étaient capables de tout. Aussi prennent-ils des précautions minutieuses pour protéger les navires à l'ancre dans le port. L'embarquement des équipages, le chargement du charbon même — où tout récemment

on trouva des bombes explosives — sont surveillés avec un soin extrême. Devant les quais, un rideau de miliciens arrête et contrôle chaque barque. On se souvient encore du canot en caoutchouc à bord duquel Boy-Ed allait, de nuit, déposer des bombes automatiques sur les flancs des navires chargés de munitions pour l'Entente.

J'ai vu...

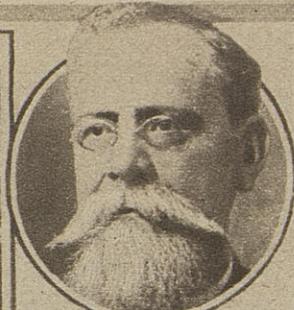
EN MARGE DE LA GUERRE



Li Yuan Hong, président chinois, refuse de rompre avec l'Allemagne.



Les parlementaires français à Rome. (De gauche à droite) M. Franklin-Bouillon, l'inventeur Marconi, le général Pédoya, M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, et M. Boselli, président du conseil des ministres italien.



Le président mexicain Carranza, a qui le kaiser a proposé son alliance.



A Champéry (Valais), les internés français se livrent au sport de la boule.



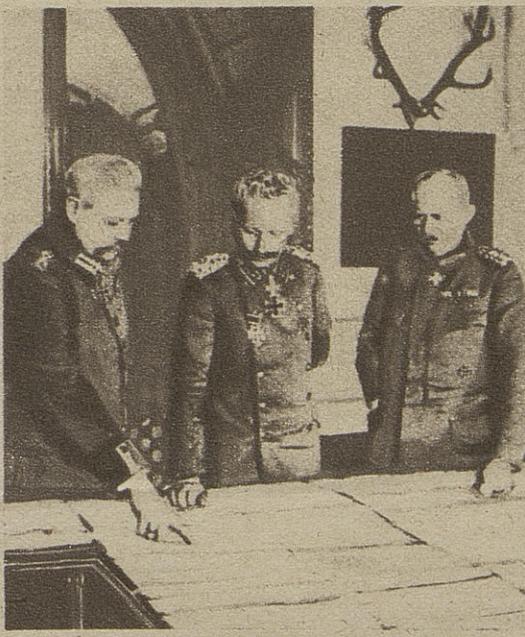
A la Madeleine, les grands blessés italiens, sous la conduite de leurs dévouées infirmières, viennent d'assister au service célébré sous la présidence du cardinal Amette, à la mémoire de leurs camarades morts au champ d'honneur.



Le duc d'Aoste félicitant un colonel italien qu'il vient de décorer.



A Paris, le prix des œufs tend à baisser: on en trouve maintenant de très frais à 0 fr. 25 la pièce pour la grande joie des ménagères.



Au grand quartier général allemand, le kaiser s'entretient avec le maréchal Hindenburg (à gauche), et le général de Ludendorff (à droite).



Les deux capitaines des cargos américains, Turcker (Orléans) et Kockeritz (Rochester), arrivent à Paris. En médaillon: le capitaine Kockeritz.



A la légation roumaine de Paris, les mobilisables viennent se faire inscrire pour passer la visite médicale avant de partir.



A Paris, le prix des légumes, quoique en baisse, est encore assez élevé. On voit ici un éventaire au carreau des Halles.

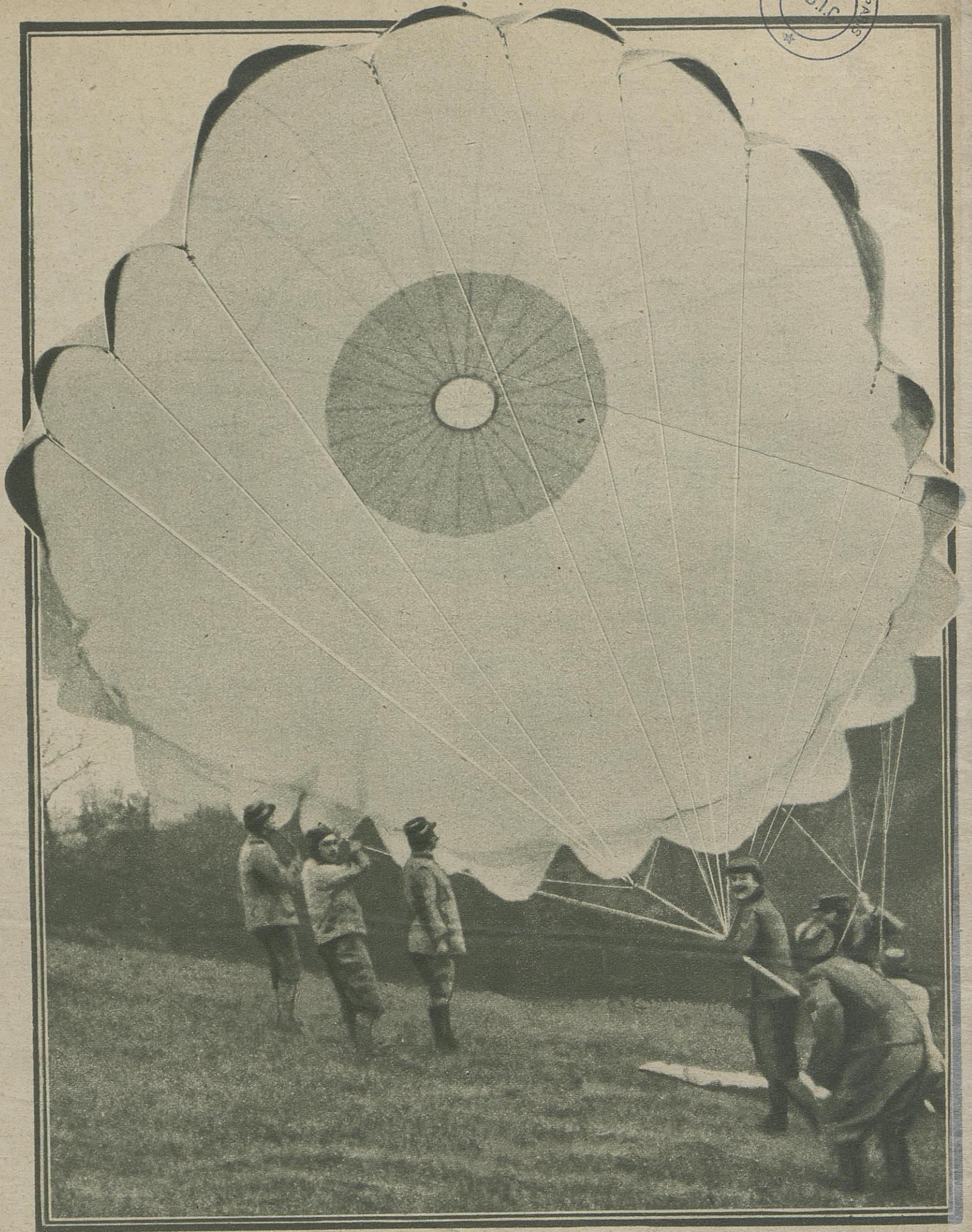


A la chapelle des Invalides, a été célébré le mariage de Mlle Mallette, fille du général et petite-fille du général Niox, avec le lieutenant Adam.



A la mairie du X^e arrondissement, écoliers et écolières collaborent à l'établissement des cartes de sucre dont la distribution est maintenant achevée.

J'ai vu.



L'ATERRISSAGE DU PARACHUTE

Sain et sauf, après une descente vertigineuse en parachute, l'observateur vient d'atterrir dans nos lignes, au milieu de ses frères d'armes, tandis que son drachen s'en va, au hasard, emporté par la tempête.